

Première culotte

Autor(en): **Morax, Joseph**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 41

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226031>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

encore de la noble fermeté des Lavaux, tout en accueillant cette fluidité qui compose le charme complexe des vins d'Aigle et d'Yverne. »

Le la Côte :

« Il passe, et ne s'arrête pas. Mais son parfum reste, comme le souvenir d'une rencontre longtemps espérée, comme la brève entente de deux âmes, comme ces étincelles qui font plonger, une seconde, dans l'éternelle nature de l'homme. Sa profondeur prend déjà l'accent du mystère. »

En robe toujours fraîche, l'âme des la Côte est plus substantielle que ne pensent les buveurs trop pressés. Ils font penser à la feuille de houx, qui recèle sous ses piquants une riche matière. »

Et dans la chaîne des « petites vignes » où

*Qu'il soit tendre ou subtil, qu'il soit rude
et moqueur,*

Le vin du cru est toujours le meilleur :

« C'est un vin robuste, peu soucieux de plaire, et qui, tout de même, plaît par sa franchise qu'atténuent parfois les très beaux soleils... »

Quant au Vully qui semble, si vous le regardez de Neuchâtel, un gros chat allongé :

« Aux années clémentes, son vin rouge a goût de pierre à feu. Par sa tête surplombante, le Vully est pareil à un Righi romand qui regarderait, avec une tendre commisération, vers ces pays qui ne connaissent pas la vigne. »

Et l'auteur conclut. Sa conclusion pourra s'appliquer à tout le vignoble vaudois :

« Un climat modéré, une année de soleil, le travail de l'homme donnent de l'agrément à ces petits vins clairs vivants, amis de l'homme, qui sentent bon le terroir : goût de pierre à fusil, parfum de framboise. Dans le soin que prend d'eux le paysan-vigneron, il entre un taciturne attachement, un amour qui ne compte pas sa peine. »

Si son vin est un peu vif, « il le préfère tout de même, comme il préfère sa femme, même « méchennette » à une étrangère qui ne lui conviendrait pas tout à fait. Ce qu'il lui faut, c'est ce goût de terroir, cette fraîcheur du sol retrouvée, cet air vif qui vient de passer sur les forêts de sapins, sur les taillis fleuris de cytise, sur les prés odorants de sauges et les ravins aux sureaux. »

Il aime son vin comme il aime son village : en silence. Il sait assez qu'il ne pourrait vivre sans eux et que les vins fameux du monde, comme les gros bourgs d'ailleurs, n'effaceraient pas la nostalgie de ces deux biens familiers : le toit de sa maison, le vin de sa vigne. »

Là finirait la chanson de la vigne et du vin. Le poète s'efface alors derrière l'historien, ou plutôt se laisse pénétrer, incorporer par lui — comme la gousse d'ail donnera le ton général à la fondue. Et l'historien-poète, du fond des âges, nous conduira à l'étagé de notre siècle. Il nous dira les travaux des ancêtres, des Romains aux Burgondes, le labeur des moines, les soucis de nos vignerons, leurs luttes contre les ennemis de la vigne et la belle collaboration des « maîtresses de vignes ».

Puis ce seront les quelques maladies, du corps ou de l'âme, qu'il siéra de traiter aux vins romands.

Pour le caractère difficile ? L'usage régulier d'un bon vin pas trop jeune, pas aride et surtout pas sur lie.

Pour la dureté de cœur ? Un Epesse, un Cully, un Villette ou un Montreux.

Un demi de Perroy, avant-dernière année, chassera les soucis. La misanthropie, elle ne résiste pas à l'usage modéré du vin romand.

Voilà notre cru. A-t-on déjà dit mieux ?

Et si je n'ai parlé dans ce bref exposé — bref, car la tentation est grande de tout citer — que de la partie consacrée aux vins vaudois, c'est qu'il faudrait qu'un Valaisan, un Neuchâtelois, un Genevois ou un Jurassien voulût aussi donner son appréciation, chacun pour les pays qui le concernent.

Car combien restent vrais les vers de Philippe Godet, que cite l'auteur, vers pétillants comme un jeune Saint-Blaise :

*Mais le bon vin qu'ont bu nos pères,
Le vin de nos vieux vignerons,
Le vin de nos coteaux prospères,
Voilà celui que nous boirons ;
Le vin qui mousse et qui flamboie,
Et qui fait l'étoile et qui rit,
Le vin chantant comme la joie
Et pétillant comme l'esprit ;
Le vin qui, dans ses étincelles,
Brillant à nos yeux réjouit,
Contient les plus vives parcelles
De l'âme et du cœur du pays.*

Ami lecteur, quand tu aura lu — il le mérite — ce gracieux volume, tu trouveras aussi qu'il contient les plus vives parcelles
De l'âme et du cœur du pays.

M. à L.

AU DEFILE DE LA 1^{re} DIVISION

Au major J.-H. Addor.

LS étaient partis de bonne heure après avoir sorti le char à banc, attelé le Gris pommelé et fait les recommandations d'usage au domestique de confiance qui devait diriger le rural en leur absence. Dans le caisson du banc, on avait mis à manger et à boire, car c'est connu que dans ces bourrées, il est difficile de se faire servir quelque chose à la pinte. Tout d'une trait on s'était rendu de Chavannes-les-Pesses à Echallens, où l'on avait remis l'attelage puis on était allé quérir une bonne place pour attendre le défilé.

Lui (portant gaillardement ses soixante ans). Elle (un tantinet plus jeune, alerte et vive, la langue bien pendue). Il s'agissait pour le couple de voir passer le fils unique, Aloïs, appointé dans la vaillante II/6 du capitaine Jan, et de le repérer.

J'étais coude à coude avec ce couple intéressant et je m'amusais à suivre leur discussion.

Elle: Crois-tu qu'ils vont bientôt venir et qu'on verra notre Aloïs ?

Lui: Bien sûr que je te dis, du reste tu n'as qu'à suivre sur le programme, tu vois que ça commence à 10 heures et demie.

Elle: Eh ! mon té, pourvu qu'on le voie... Ah ! voilà les cyclistes.

Lui: Tu vois ! après les cyclistes, les bataillons défilent dans l'ordre suivant : 1, 2, 3, 4, 5, 6, etc.

Elle: Pourvu qu'on puisse voir le numéro sur le drapeau !

Lui: Pour ça n'y compte pas trop ; c'est un peu loin et par peu que le drapeau fasse des plis ! seulement tu n'as qu'à compter, et, pour plus de sûreté, tu remarqueras chaque fois que je lèverai mon chapeau devant le drapeau, tu rajouteras 1 puis au 6 tu ouvriras l'œil. Attention, ça commence !

Elle: Mon té ! que c'est imposant !... et pour la compagnie, à quoi est-ce qu'on reconnaîtra la IIème ?

Lui: De notre temps, c'était bien simple et tout aussi beau ; on se sentait quelqu'un ; et puis on avait le képi avec le pompon qui indiquait le numéro. Ainsi, moi, qui étais de la IV/6 j'avais, tu te rappelles, le pompon jaune et blanc. Te souviens-tu quand tu étais venue nous voir défiler en 95 après la prise de Poliez ; nous n'étions pas mariés et ton père vivait encore. Ce que j'étais bien dans ma compagnie, cette belle troupe commandée par le sympathique capitaine Mayor, d'Oron. Aujourd'hui tout est changé, avec ces bougres de casques, ils se ressemblent tous et on n'est plus rien foutu de les reconnaître et de reconnaître la compagnie.

Elle: Attends ! tu causes trop, et on est dans le cas de le manquer, depuis le temps que ça défile. — Ah ! je crois bien que voilà le 6 !

Lui: C'est bien ça, je reconnais le major Fontannaz, d'Orbe. Voilà la première et... voilà la IIème.

Elle: Ti possible ! c'est l'officier d'Aloïs qui est devant, sur ce beau cheval ?... Quel bel officier !...

Lui: Mais oui, c'est son capitaine.

Ils cherchent à se rapprocher.

Ensemble : Aloïs ! Aloïs ! Aloïs !

Personne ne répond ; ils appellent dans le vide et la compagnie défile toujours.

Nouveaux appels : « Aloïs ! Aloïs ! Aloïs ! »

Appels et gestes ne trouvent ni regard ni réponse.

En ce moment, une idée diabolique me traverse l'esprit et je mets à appeler aussi : « Aloïs ! Aloïs Aloïs... alors c'est entendu à tout à l'heure comme convenu !... compris ! » Et j'accompagne mes appels par un geste de main amical. Il est naturel que j'avais aussi parlé dans le vide, me connaissant absolument pas Aloïs.

Elle: Comment, ce monsieur connaît notre Aloïs ?

— Mais parfaitement, Madame ! Ah ! vous êtes sa mère, je l'avais deviné.

Elle: Alors, vous le voyez, dit-nous vite lequel c'est !

— Il est... dans le milieu de la compagnie, vous voyez bien, c'est... celui qui a le casque...

Elle: Hé ! « tsaravoute », je crois bien que ce monsieur se moque de nous. Ah ! vous êtes bien un « tatadzenelhie » de par Lausanne ; apprenez que nous sommes des braves gens !...

Lui (la prenant par le bras): Viens, faut pas faire d'histoires.

Et le couple s'en fut s'établir loin de moi, à 50 mètres en aval, non sans qu'Elle se soit plusieurs fois retournée pour me lancer un regard de fureur.

O. D.

Pour la deuxième année, les éditions Otto Walter, S. A., Olten, publient leur

Almanach populaire du Curé Kunzle pour 1935.

Prix: fr. 1.20.

Son but est surtout de faire connaître la méthode de guérison du savant herboriste de Zizers près Coire, M. le Curé J. Kunzle. Ce dernier s'en explique en ses termes :

« Populariser la connaissance des plantes médicinales, en faire voir les propriétés curatives, en montrer l'usage qu'on en peut faire, tel est mon but. Et je vous reviens avec une hotte lourde de recettes nouvelles, débordante de jolis contes et tout enguirlandée d'anecdotes gaies et réconfortantes. »

Le lecteur confirmera sans doute ce jugement.

PREMIÈRE CULOTTE

Petit bébé, te voilà grand !

Chacun le proclame à la ronde,

Tu deviens le prince charmant

Auquel obéit tout le monde.

Pour toi le succulent bouillon,

Au lieu de laiteuse popotte,

Depuis huit jours, plus de mouillon :

Tu porteras une culotte.

Dans les plis de ce vêtement,

Tu prends élégante tournure ;

On te croirait, en ce moment,

Un heureux coureur d'aventure.

Jadis, tu ne respectais rien,

Tu revenais couvert de crotte,

Maintenant chasse le vaurien,

Car il a mis une culotte.

Ne mets plus les doigts dans ton nez,

Ce sont des manières de rue ;

Quand on a ses trois ans sonnés

Il faut avoir de la tenue.

Tu cesseras de pleurnicher,

D'avoir une conduite sottie,

L'esprit mauvais doit dénicher,

Quand vient la première culotte.

Marche bien droit, vieux grenadier,

Enivré de ton uniforme,

Et, dans ces feuilles de papier,

Coupe un gancé de haute forme.

Tire ton sabre du fourreau,

A la vitre porte une botte,

Et si tu casses le carreau,

C'est pour l'honneur de ta culotte.

Voyez ce conquérant hardi

Prêt à livrer une bataille !

Depuis une heure, il a grandi,

Et redresse sa haute taille.

Sur un vieux bâton, à cheval,

Comme un rat, au grenier, il trotte.

C'est déjà presque un général,

Tant il est fier de sa culotte.

Comme vous voilà barbouillé !
Vos moustaches, je le jure,
Gluant le vêtement souillé,
Sort de ce pot de confiture.
Brave guerrier, votre larcin
Mérite une forte calotte :
On va remettre le « patin »
Et vous ôter votre culotte.

Dans vingt ans, qui vivra verra !
Epoux d'une femme bien sage,
Peut-être un jour elle voudra
Tout commander dans le ménage.
Avant que l'amour soit tari,
Mis par le diable dans sa hotte,
A temps prouvez-lui qu'un mari
Doit toujours porter la culotte.

Un beau vieillard à cheveux gris,
La démarche lente et tremblante,
Regarde avec un air surpris
Ce moutard naïf qui l'enchanter ;
Dans ses yeux un sourire à lui,
Entre ses lèvres il marmotte :
Je fus jadis fier comme lui
D'avoir ma première culotte.

Joseph Morax.

Premiers mariés. — J'arrive, mon cher, qu'en épousant la veuve d'un pendu, j'espérais, au moins, échapper à l'éloge traditionnel du premier mari.

— Et votre femme trouve tout de même moyen de vous chanter les louanges du défunt ?

— Pas précisément. Mais elle me répète tous les jours que la potence serait trop douce pour moi.

« Non bis in idem ». — C'est une histoire juive... et elle nous a été contée par un Juif, car ils sont les premiers à plaisanter des plaisanteries qu'on fait sur eux.

Cohen, donc, a perdu un pari qu'il avait fait avec Lévy. L'enjeu était un apéritif.

— Qu'est-ce que tu prends ? soupire Cohen.

— Eh bien ! ce sera un whiskey avec de l'eau ; beaucoup de whiskey et un peu d'eau.

— Eh là ! proteste Cohen. Je te dois une boisson, pas deux ! Garçon, donnez-lui un petit peu d'eau...



PARMI LES BLES

(Suite).

Jean comprit de moins en moins. Que pouvait importer à Judith, sinon parce qu'il avait été un bon serviteur et qu'on le remplacerait difficilement ?

C'était sans doute la raison de ce discours — et il ne savait que répondre, ne pouvant avouer la vérité.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

— La vie au village me semble un peu monotone, dit-il d'une voix blanche, dont il cherchait à dissimuler l'émotion.

— Tu aimes ton pays, cependant ; tu es une vraie nature de paysan...

— Eh ! on s'habitue à tout !... Je voudrais aussi faire quelques économies et ici ce n'est pas possible. J'aime bien Concise, c'est vrai — mais en fin de compte...

— Regarde, dit-elle, quel beau soir !

Au déclin du soleil la lumière s'empourprait, et du Jura bleu sombre jusqu'au lac c'était comme une fulgurante poussière d'or rouge ; les champs de blé mûr flambaient comme un incendie ; au-dessus des vergers, çà et là, on voyait scintiller le clocher d'un village ; du lac s'élevait une irradiation éblouissante, et dans ce miroir sans ride se reflétait la rive opposée et deux nuages vieux rose ourlés d'or, seuls dans l'immense étendue du ciel et qui semblaient de gigantesques cygnes en marche vers quelque plage idéale.

Avec la verdure phosphorescente des vignes et le vert sombre des massifs, de noyers, avec ses

replis de terrain baignés d'ombre violette, et ses petites éminences embrassées de rayons, avec ses agrestes symphonies répercutées dans l'air sonore et l'encens de l'été répandu partout, ce paysage, à cette heure, était à la fois intime et grandiose, et il en émanait quelque chose de si fort et de si doux !

« Et pourtant je dois partir, songeait Jean. Ici désormais, il ne peut y avoir que douleur pour moi... »

Mais Judith était encore là, adorablement blonde dans ce cadre radieux, un pavot rouge brillant comme une flamme à son corsage.

— Oui, fit Jean, c'est beau.

— Et tu veux laisser cela, pour aller endosser une livrée et vivre au contraire de tes goûts ?

— Il le faut, dit le jeune homme gravement.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

— J'éprouve le besoin d'un changement...

— Et tu as dit que tu voudrais faire des économies. C'est vrai que mon père n'est pas large et qu'il a ses idées à lui. Que veux-tu ? Il faut supporter les vieux... Moi je ne tiens guère à l'argent et me contenterais de peu. Mais autre temps, autres façons ! Et ce n'est pas à soixante ans qu'on peut changer d'un jour à l'autre. Demande à mon père une augmentation ; il refusera d'abord, puis il consentira...

— Je dois m'en aller...

— Il y a donc un motif que tu ne veux pas dire ? Tu es résolu, et rien ne pourrait te faire changer d'avis ?

A son tour elle paraissait émue ; ses joues au velouté de pêche se coloraient, ses lèvres avaient comme un frémissement ; un flot de paroles semblait palpiter en elle, qu'elle s'efforçait de contenir et qui bouillonnait comme une eau souterraine cherchant une issue.

— Même si tu aimais quelqu'un, et que ce quelqu'un te demandât...

— A quoi bon ? Je suis pauvre et j'ai envie de tenter fortune. Voilà tout.

— Le temps et la persévérance peuvent accomplir bien des choses, même des miracles. On ne doit jamais désespérer de rien. Demande une augmentation à mon père, il consentira... et il pourra céder aussi sur d'autres points... si je m'en mêle... Si tu aimais quelqu'un et que ce quelqu'un te demandât...

Jean était devenu très pâle. Jamais il n'avait vu briller ainsi le tendre azur des yeux de Judith ; jamais il n'avait senti dans sa voix ces vibrations presque caressantes... Il ne savait que penser, il n'osait penser. Il était envahi de sensations étranges, qui le ravissaient, qui lui ouvraient des horizons imprévus, et en même temps il craignait de se tromper. Le bonheur longtemps attendu et que l'on n'attendait plus, s'il se présente tout à coup, semble une illusion décevante, pareille au papillon qui, vêtu royalement lorsqu'il voltige sous le ciel, n'est plus qu'un peu de poussière, quand les doigts l'ont touché.

Que le soir était rayonnant et pur ! Combien paisible ce paysage de champs, de prairies, de vignes, de forêts, cette nappe céruleenne, ces montagnes teintées d'opale et d'améthyste ! Ah ! l'heureuse vie qu'y eût menée Jean, avec Judith pour femme, et toute une ribambelle de bébés pour égayer la maison !

Et Judith souriait, d'un bon et réconfortant sourire, et elle apparut à Jean plus attirante que jamais et plus que jamais il se sentit féru d'elle. Oh ! la brave fille, laborieuse, enjouée, faisant tout avec charme ! Joie, sécurité, consolation, soleil d'une demeure, elle valait, pour la conquérir, la patience et la constance du meilleur de la vie !

— Il y a un remède à tout qu'à la mort, reprit-elle. Mon père, au fond, te veut plus de bien que tu ne te l'imagines et qu'il ne se l'imagina lui-même. Avec le temps il t'appréciera à ton mérite. Tu n'es pas fait pour Paris, ami Jean, et tu y serais malheureux. Patience et longue durée de temps... c'est un autre proverbe, qui a raison aussi... Si quelqu'un qui t'aimât te demandait de ne pas partir ?

Jean n'osait comprendre encore. Quelque chose d'infiniment suave descendait en lui ; la

nature, voilée les jours précédents, malgré toute sa splendeur, se paraît de nouveau de magnificence, tout lui parut facile, la vie légère et auroolée, le plus dur effort un jeu d'enfant !

— Si quelqu'un qui m'aimât... ? balbutia-t-il.

Elle le regarda en face, et ses yeux étaient limpides comme l'eau de source :

— Je n'ai plus qu'une parole à te dire...

— Et laquelle ?

Autour deux s'étendaient, dans le silence et la béatitude, les collines veloutées, les grasses campagnes ; le lac étalait glorieusement son eau bleue diaprée de gemmes ; et les dernières caresses du soleil s'attardaient sur la terre et sur l'onde.

Jean n'eut pas la force de répondre, comme suffoqué de bonheur. Muettement, ils se serrèrent la main et, sûrs d'eux-mêmes, reprirent le chemin du village.

Adolphe Ribaux.

Les mystères de la nuit. — Monsieur est rentré très, très tard. Et il dort lourdement, tandis que madame, irritée, veille encore. Tout à coup, elle le secoue, d'une poigne énergique :

— Georges, Georges ! Réveille-toi ! Il y a quelqu'un qui monte l'escalier à pas de loup.

Georges ouvre un oeil excessivement vague, et, pâtement, s'informe :

— Quelle heure est-il donc ?

— Trois heures moins le quart.

Et Georges se rendort aussitôt en murmurant :

— Je parie que c'est encore moi !

L'art de prendre. — La petite auto attend au bord du chemin... Et voici que ses propriétaires apparaissent, sortant du boqueteau et du pré voisins. Madame est chargée de toutes les fleurs de la prairie ; monsieur a rempli un filet à provisions de fruits ramassés sous les arbres d'un verger ; le petit garçon traîne une grosse branche qu'il a cassée et qu'il s'efforce de tailler avec un vieux canif.

Un vieux paysan, qui pourrait être le maître du verger et de l'arbre mutilé, les regarde passer en silence.

Mais, monsieur s'arrête :

— Dites donc, mon ami, pour aller vers Lausanne, est-ce qu'on peut prendre ce chemin-là ?

Alors, le vieux retire sa pipe de sa bouche et répond :

— Ma foi, pendant que vous y êtes ! Prenez le chemin aussi si ça vous fait plaisir...

Grise. — Lausanne n'est pas précisément le paradis des peintres, et la crise mondiale s'y répercute à peine.

Pourtant, ce jeune rapin est assis dans une taverne en vogue de la ville et il donne des signes manifestes d'ivresse.

— Veinard, fait un infortuné camarade qui passe, tu as donc vendu quelque chose ?

— Oui, une commode normande et un lit rustique.

— Des natures mortes ?

— Non, mes meubles.

Addition. — La maîtresse. — Voyons, je répète les données du problème : ton père doit 50 fr. au boucher, 62 fr. 50 à l'épicier, 200 francs au propriétaire, 12 fr. au boulanger. Que fait-il à la fin du mois ?

Le petit écolier (après avoir mûrement réfléchi). — Il... il change de quartier !

LE ROSAIRE. — Etant donné le grand succès remporté par la première semaine de ce grand film français, le Ciné du Bourg se trouve dans l'agréable obligation de le prolonger d'une semaine.

Est-il utile de rappeler le succès du pathétique roman d'amour de Florence Barclay qui fut vendu à plus d'un million d'exemplaires et de la pièce d'André Bisson jouée plus de mille fois et qui fit couler bien des larmes.

André Luguet anime le personnage central avec un singulier talent. Le roman intérieur, la poignante douleur de ce pauvre aveugle sont exprimés par lui d'une façon inoubliable.

La célèbre romance du « Rosaire » qui se trouve encadrée d'une partition spécialement écrite pour le film, nous rappelle que « Les souvenirs de notre amour sont un étincillant rosaire... ».



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 9, r. Pichard Lausanne
Tél. 34.366

Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.

Zumstein 1935 à 3 fr. 75

Albums Yvert dernières éditions.

Un Monsieur

à qui on ne la fait pas...

exige un apéritif sain « DIABLERETS »
et non un « Bitter » et il n'est jamais
trompé.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne, — Imp. Pache-Varidel & Bron.